

CHARLES ROHMER

L'AUTRE

roman

nrf

GALLIMARD

L'AUTRE

CHARLES ROHMER

L'AUTRE

roman

nrf

GALLIMARD

Septième édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont cinquante numérotés de 1 à 50, et trois, hors commerce, marqués de A à C.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1951.*

I

L'homme s'était approché en boitant après que le camion l'eût déposé sur le trottoir. « Grouille-toi, dit Paul, tu vois bien qu'on est arrivé. » L'homme considéra un instant la grille puis entra dans le jardin qui entourait la villa. Il neigeait doucement. Le froid se dissimulait dans les ténèbres.

La porte s'ouvrit et le visage de la servante apparut.

« Voilà l'homme, dit Paul.

— Madame, c'est l'homme », dit la servante.

La maîtresse de maison lui ordonna d'entrer.

Il se trouva au milieu de la cuisine, elle était vaste et bien éclairée. Il ne devait pas avoir le droit de s'asseoir. On ne peut pas s'asseoir sans permission, si on le voyait assis, tout recommencerait comme avant. Il se répétait qu'il n'avait pas le droit de s'asseoir pour se faire prendre patience. Après tout il n'avait peut-être pas le droit de s'asseoir effectivement.

Il n'avait pas bien compris en entrant, tout ceci ne le concernait qu'à une certaine distance. Il y avait la propreté des murs, des ustensiles, le pain blanc à portée de la main. *Il y avait du pain blanc*

et tout le monde pouvait en prendre. L'ordre régnait dans la pièce, les objets étaient rangés et personne n'assurait la surveillance. Les pots et les casseroles étaient posés par rang de taille, le fourneau était astiqué, les provisions tassées dans un coin, tout était prémédité et il n'y avait personne pour veiller jalousement sur l'ensemble. L'homme n'arrivait pas à identifier le souvenir ou le rêve qui répondaient à ce qu'il voyait en ce moment.

Il pensa à Favereau, au regard qu'avait eu Favereau. On l'avait embarqué dans le camion et Favereau avait un sourire crispé. A côté de lui se trouvait Jacquier, ils s'étaient dit quelques mots à mi-voix. Favereau avait un regard qui n'était pas habituel, plutôt hésitant. Jacquier n'osait pas trop le regarder ou ne le regardait que de biais (de cela il se rendait bien compte maintenant), Favereau lui avait fait un signe de la main, ensuite le camion avait pris un détour. Il neigeait assez fort, puis la neige avait été moins dense, il avait fait froid sur le plateau (il était seul à l'arrière du camion découvert, ses doigts devenaient raides) mais la crainte de Favereau n'était pas justifiée, puisqu'il se trouvait dans cette maison tiède et calme. Le vent faisait onduler la neige du plateau, il avait assez mal distingué le paysage dans l'obscurité, seulement cette ondulation de la neige. Il n'y avait que la présence froide de la neige. L'homme revit plus nettement le signe que lui avait fait Favereau et l'ombre que projetaient les autres sous la lumière électrique.

Il prêta l'oreille. La maîtresse de maison parlait avec vivacité. « Vous auriez pu venir encore plus tôt, Paul, voilà encore une de vos idées ingénieuses. » Paul se mit à rire. Elle rit aussi. Paul s'excusa en disant qu'il n'avait pas été possible de faire autrement, il avait tenu à accompagner

l'homme lui-même et il devait se rendre en ville assez tôt aujourd'hui. « Vous n'auriez pas dû vous lever, il y avait Julia. » Il est ennuyeux qu'on n'ait pas le droit de s'asseoir, pensa l'homme. Sa jambe lui faisait mal.

Paul se plaignit à son tour d'avoir dû se lever de bonne heure. « C'est bien pour vous que je l'ai fait. » Paul apportait une nuance inconnue dans sa manière de parler. L'homme prêta l'oreille avec attention. Après tout Paul était peut-être un homme du monde. La maîtresse de maison protesta et Paul parla de ce qu'il faisait. Les convois, les statistiques ça n'était pas une petite affaire. « Vous croyez toujours que je passe mon temps à jouer au bridge, mais je dois tout de même payer de temps en temps de ma personne, Magda, je vous assure... Demandez donc à votre mari...

— J'ai dû me charger de l'homme moi-même, ce matin pour abrégé les formalités exigées par le règlement. Je vous rends service, voilà comme vous me recevez. »

La maîtresse de maison se mit à bâiller : « J'ai trop sommeil pour discuter avec vous ce matin. » Ils riaient et se disputaient, ça donnait une impression de paix. « La vie est belle », disait une voix. Il entendit à nouveau Paul.

« C'est entendu, à partir de demain, on vous l'amènera plus tard. Neuf heures, ça doit vous convenir. »

Il y eut un bruit de voix d'enfant, une rumeur et des cris légers.

« Le camion le ramènera après le dîner. Vous pourrez en disposer pour toute la journée, à condition bien entendu qu'il ne quitte pas la villa, sauf pour le chargement des caisses. »

Ils parlèrent à nouveau de choses et d'autres.

« Le chargement des caisses ne prendra pas

beaucoup de temps, le moins de temps possible. On ne lui demandera rien d'autre dans la journée.

— Je sais, dit la maîtresse de maison, Eric m'a promis de ne pas l'accaparer.

— Ne vous plaignez pas, sans le chargement des caisses il était difficile de trouver une raison officielle pour laisser l'homme toute une journée ici. Le Commandant avait des scrupules. »

Favereau ricanait. L'homme voyait Favereau ricaner assis à sa place dans la baraque. Ce matin il avait eu un regard embarrassé, il avait dû faire erreur. Paul recommença à parler des gens qu'il devait rencontrer, des raseurs. Il y a le plaisir et il y a le devoir. Il ne pourrait pas se rendre chez la Comtesse, il aurait voulu voir Franck, ce serait pour un autre jour. Le lendemain non plus il n'aurait pas le temps de se rendre chez la Comtesse. « Cette privation est atroce », dit la maîtresse de maison. Ils rirent tous les deux. « Les futilités vous tueront. » Il protesta. « Vous croyez que je passe mon temps au bridge. » Paul devait renoncer aussi à la chasse au renard, il parla longuement de la chasse au renard. L'homme sentit une nouvelle douleur à la jambe.

« Je connais le meilleur moyen de prendre le renard, dit Paul, une fois pris, il ne peut plus se dégager, il peut tout de même encore mordre. Méfiez-vous du renard, même quand il est pris, c'est alors pourtant que la chose devient intéressante. »

Paul donna des détails sur les renards et leurs ruses, ils parlèrent un moment à mi-voix. Elle éclata de rire. Lui aussi s'interrompait pour rire. Paul faisait allusion à quelque chose, il répéta en riant qu'il fallait se méfier du renard même quand il était pris. « Les renards que vous prenez

ils vous glissent et vous les laissez échapper », dit-il. Elle le traita d'insolent en s'esclaffant. « Je ne vous écoute plus Paul, si vous continuez. » Il insista sur le renard qui était pris et qui s'agitait, c'était le meilleur moment. Elle rit à nouveau. Puis ils rirent tous les deux mais très bas. Ensuite, ce ne fut qu'un murmure railleur.

Ils parlèrent de Franck qui venait de rentrer et de la tempête de neige où Constance avait failli périr. Constance poussait l'imprudencence trop loin avec sa manie de faire du ski sur les pentes dangereuses par tous les temps.

« Imprudente et snob », dit Paul.

Ils recommencèrent à se quereller en s'esclaffant.

« J'imagine l'attente du Major, la tête qu'il faisait pendant tout ce temps, en pensant qu'il ne reverrait plus sa chère Constance.

— Oui, il devait faire une drôle de tête, dit la maîtresse de maison, sa tête de funérailles du général. Il aurait fait encore une bien plus drôle de tête s'il avait su avec qui se trouvait la chère Constance. Le fait est qu'ils ont risqué gros l'un et l'autre.

— Ça aurait fait un double deuil pour le Major », dit Paul.

Ils rirent longuement puis il fut question de l'infortune du Major. « Constance est revenue et il n'a rien perdu pour attendre. » Le rire de la maîtresse de maison s'éleva haut et clair. Elle avait un rire pur.

Elle continua en disant que Constance avait toutes les chances. « Deux adorateurs et une paire de skis », dit Paul. Ici la neige était sans prestige. Une sale neige. Une voix d'enfant se fit entendre au premier étage. Puis ce fut la voix de la servante. « Je le dirai au Commandant quand il

rentrera. » C'était une sale neige. Ceux qu'on avait emmenés en camion jusqu'au Centre se soufflaient dans la figure. Favereau les avait vus sur la route, ils étaient comme des blocs. « Ne vous en faites pas, on les dégèlera au Centre. » Des blocs de statures émaciées, de chair raidie. Il y eut un cri d'enfant suivi d'un bruit sourd et d'une galopade juste au-dessus de la cuisine. « Tu vois, disait Jobin, on arrive encore à se défendre dans la baraque, autant ne pas se plaindre. » Les blocs glacés ne se plaignaient pas, ils se soufflaient leur haleine dans le visage. Leurs réserves de chaleur. La puissance thermique de la machine humaine, la chaleur des corps. La nature tient en réserve une masse accumulée de chaleur. Le camion avançait à toute allure dans la neige, il y avait une vapeur d'haleines qui flottait sur les têtes figées.

Constance avait toutes les chances. L'air était vif sur les pentes neigeuses, les pantalons de ski protègent bien. La maîtresse de maison aussi était suffisamment protégée, mais elle s'ennuyait. Cette ville est un trou. Le Commandant l'avait fait venir pour la santé des enfants mais Hilda n'allait pas encore bien.

« Elle n'a pas l'air de se rétablir, dit la maîtresse de maison. Il faut la garder au lit, je n'ai qu'une domestique et la Réquisition me la prend plusieurs après-midi par semaine. La vie devient impossible.

— Nul n'y peut rien, dit Paul. Vous aurez tout loisir maintenant d'utiliser l'homme. Ça n'a pas été commode à cause du règlement. »

Paul avait un ton persifleur et amical. Paul était peut-être un homme du monde. Cette neige, il y a trop de neige. La ville n'offrait pas beaucoup de distractions, des distractions banales. La voix de la maîtresse de maison s'éleva à ce moment : « Ce

n'est pas une riche acquisition. » Il n'entendit pas la réponse que fit Paul. « Un impotent, dit la maîtresse de maison, je ne sais pas dans quelle mesure... » Paul se récria joyeusement :

« On n'allait pas vous fournir à longueur de journée un gaillard qui dispose de ses deux jambes.

— Alors ne vous vantez pas de ce que vous avez pu m'obtenir. Mettons que vous vous débrouillez plus ou moins bien. »

Ils discutèrent en se lançant des plaisanteries.

« Estropié ou pas, vous avez l'homme, dit Paul. On peut en demander un autre, mais celui que vous aurez à sa place ne marchera pas mieux. Ne vous plaignez pas, Magda, j'ai tout fait pour décider le Commandant qui hésitait à cause de ce sacré règlement. J'ai commencé par lui expliquer que l'homme n'avait pas un rendement convenable, qu'on n'en tirait plus grand'chose et je l'ai si bien persuadé qu'il m'a répondu : « Dans ce cas, il n'y a qu'à le signaler au Major, c'est le règlement. » Toujours le règlement. Alors j'ai recommencé à discuter et j'ai fini par lui faire admettre que si l'homme était jugé inapte, on ne le reverrait pas, bien entendu, et qu'il valait mieux en tirer ce qu'on pouvait. Le Commandant hésitait quand même, il ne voulait pas qu'on lui reproche de gâcher de la marchandise pour ses besoins personnels. J'ai encore dû plaider votre cause contre ce satané règlement. Vous verrez, tout ira mieux. Constance sera jalouse de votre confort.

— Je n'en demande pas tant. Vous me donnez la migraine avec votre règlement. Et puis vous ne manquez pas d'imagination mon ami. Constance n'a pas de charge, pas d'enfant.

— Oui, mais deux amants...

— C'est vrai. Quand même, elle a la bonne vie.
 — Croyez-vous qu'elle s'intéresse à la chasse au renard ? »

Ce furent de nouvelles exclamations. Ils rirent de bon cœur.

L'homme éprouvait la tiédeur de l'appartement, mais sa jambe lui faisait mal. A ras du sol lui parvenait un murmure railleur, un ricanement informulé. Il entendait les mots de règlement comme un rappel ironique. Ce mot le faisait sourire malgré lui. Il y avait aussi le Centre. Un petit tour au Centre, ça ne te dirait rien ? C'est une perspective réchauffante. Favereau aimait à plaisanter.



La servante fit irruption dans la cuisine. Elle lui expliqua ce qu'il avait à faire. « Il faudra nettoyer et que ça reluise. Les parquets, les casseroles, la vaisselle. Et aussi le jardin. » Julia s'affairait en parlant. La salle à manger, le salon, le jardin sous la neige. Il discernait tout près de lui une zone vaguement lumineuse qui masquait une étendue noire. Il entendait parler de parquets et de casseroles et sentait s'insinuer jusque dans ses os la chaleur de l'appartement. Brusquement se déclancha le souvenir du jeune garçon au col marin qui courait en faisant rouler devant lui son cerceau. Le soleil des printemps heureux rayonnait sur le parc. Le parc était au loin, au bout du monde. Le bonheur et la chaleur se répandaient sur le monde. La servante continuait à portée de son oreille, tout près de son oreille. « Il faudra nettoyer et que ça reluise. Ce n'est pas trop dur. Tu as de la chance. » Mais sa jambe lui faisait mal.

La servante allait et venait. Il ne la voyait que

de dos, et il savait qu'elle avait un nez impertinent.

« Tu as une jambe qui ne va pas. Bien sûr, c'est pour ça... Enfin tu as de la chance. »

Elle regarda par la porte.

« La patronne est remontée dans sa chambre. Surtout n'allez pas dire que je vous ai parlé. Je suis bavarde ; c'est ce que vous pensez, mais on ne rigole pas dans ce pays. Toute la matinée avec ce ménage et le Commandant qui veut son petit déjeuner de bonne heure. Il lui faut du pain beurré d'une certaine manière sinon il se met en colère. A part ça, il ne se fâche jamais. C'est un homme doux, il n'y a rien à dire, mais il a des manies pour le pain beurré. Il paraît que les hommes ont de ces manies. Enfin, j'ai appris à les lui faire ses tartines beurrées et à faire griller son pain juste comme il faut. Ni trop, ni pas assez. Juste ce qu'il faut. Après tout je n'ai pas à me plaindre sous ce rapport, mais je commence à trouver le temps long. La patronne aussi, elle ne s'amuse pas. Puis, l'après-midi à la Réquisition, on ne s'amuse pas non plus. On travaille ferme, je te le dis, à fabriquer des vêtements militaires ; ce n'est pas que ce soit tellement fatigant, mais je n'aime pas rester assise à faire toujours la même chose. L'autre jour, il y a eu un accident dans le chauffage. On a continué quand même jusqu'au soir. Trois heures sans chauffage, je commençais à trouver que ça avait assez duré, on a protesté, tu penses, le chef du personnel a été convoqué. Louise s'en est mêlée aussi, c'est une bonne rouspéteuse. Ça ne se reproduira plus, ils nous l'ont promis. N'empêche que j'aimerais mieux faire du ski comme les amies de Madame ou aller au cinéma. Ici, pour ce qui est du cinéma on n'est pas gâté, bien sûr. Evidemment la villa

du Commandant n'est pas mal installée, mais le Président ne pouvait pas faire autrement. Il ne manquerait plus que ça que le Commandant n'ait pas tout le nécessaire. Il faut dire que c'est un homme qui aime son intérieur. »

Elle se pencha vers l'homme. Le Commandant aimait son intérieur. Il aimait ses enfants, la petite Hilda qui était malade. Vrai, il a peur de la gronder, quand il la gronde, sa voix devient plus douce, il ne sait pas gronder ses enfants. La sainte douceur du foyer. Le prédicateur n'était pas en forme, l'homme voyait s'agiter à son banc le petit garçon pieux au col marin.

Il s'assit tout d'un coup. La cuisine tanguait doucement devant lui. Les cuivres lançaient des éclairs, ils montaient à l'assaut de son promontoire. Il sentit qu'il s'engloutissait lentement, que la tiédeur de la pièce l'absorbait, il eut le sentiment qu'il allait bien dormir. Puis la voix de la servante le ramena au monde stable. Il l'entendit qui parlait de la neige et des étangs glacés où elle allait patiner le dimanche. Elle avait les joues rouges. Joyeux mouvement du sang.

Elle ne connaissait pas grand monde, elle connaissait du moins Bartel. Bartel était un peu rude, c'est un bon vivant, et il avait le sens de la farce.

« Il est employé au Centre, à la comptabilité. Il vient souvent ici pour remettre des colis ou des rapports au Commandant de la part du Directeur. M. Paul l'apprécie bien. C'est un gars honnête, on peut compter sur lui, a dit M. Paul. C'est M. Paul qui l'a fait nommer au Centre. Il est chargé de classer les objets et il y en a des tas : des breloques, des bracelets, des montres, des pochettes, des stylos. M. Paul lui a bien recommandé de classer soigneusement et de faire le compte de tout ce qu'il avait classé. Il y a de quoi

faire. Comme il est costaud, il prête quelquefois la main. Il y a des récalcitrants, ça se comprend d'ailleurs, mais à ce qu'il m'a dit beaucoup moins qu'on pourrait croire. Ils y vont sans faire trop de grimaces. Ils sont prévenus, tu penses, mais ils ne font pas trop de grimaces quand même. Bartel m'a dit qu'il y avait des costauds pour maintenir l'ordre, des bien plus forts que lui. Alors tout le monde marche et ça se fait simplement. Bartel en était même surpris au début, on lui en avait raconté, il s'en était fait une montagne comme toujours quand on va dans un nouveau service, mais tout se passe simplement. Il m'a dit que c'était une affaire d'habitude ; pas seulement pour lui et les copains, mais pour les autres aussi. Les autres se sont faits à cette idée et ils marchent sans histoires. Il faut dire qu'ils ne peuvent pas faire autrement parce qu'il y a les costauds qui rétablissent l'ordre quand ça bronche. Bartel m'en a montré un l'autre jour, un grand gars de deux mètres, on ne leur résiste pas. Il faut voir ce qu'ils sont nourris. Bartel aussi, sous ce rapport, il n'a pas à se plaindre. Quand il leur donne un coup de main, ils l'arrosent et puis il a la bonne ration. Au Centre, ils ne manquent de rien, surtout ceux qui doivent faire marcher les types. »

Elle saisit une casserole et la mit sur le fourneau.

« Ils n'ont pas de mal à ça : les types tiennent à peine debout. Des perclus, des tubards, surtout des tubards. Ils ne sont pas beaux, non, mais on prend l'habitude de les voir défilier, m'a dit Bartel. C'est une affaire d'habitude. »

Elle rangea la vaisselle et s'assit l'œil vague.

« Un chic type, Bartel. Il ne manque jamais, à la fin du mois, d'envoyer le quart de sa paie à sa belle-sœur pour les gosses. Note bien que sa

belle-sœur a tout de même un peu d'argent, mais il ne veut pas qu'elle vienne à se priver. Il lui envoie aussi des petits souvenirs du Centre. Forcément il y a des objets qui ne sont pas classés. Ça fait toujours plaisir. »

La voix de la servante continuait : « Il y a de tout au Centre. Bartel en a ramené une fois des épingles à cheveux. On a bien ri. C'est un bon gars, Bartel. » Les cuivres de la cuisine brillaient d'un éclat de feu. Dehors la neige tombait doucement, l'éclat du feu rougeoyant des cuivres avait une force épuisante. L'homme écoutait la fille qui parlait de Bartel. Bartel était un bon gars. Le feu brûlait les cuivres.

Une pendule sonna. Tiens, se dit l'homme, mais il n'acheva pas sa pensée. Il n'avait pas de pensée. La pendule avait émis un son enroué, assez comique. Après tout, ça leur sert peut-être. Le temps se déployait autour d'un cadran solaire, le feu du soleil brûlait le cadran, puis se communiquait à la terre. Le feu qui couve sous la neige, derrière des accumulations de chutes de neige. Les corps raidis descendaient du camion, on les appelait par numéros. Pas dans l'ordre, au Centre, ils n'ont pas l'esprit mathématicien, mais il faut bien un numéro pour reconnaître chacun afin de l'inscrire, puis on l'envoie dans la bonne direction.

La pendule sonna à nouveau. Elle doit être détraquée, pensa l'homme. A moins qu'un nouveau quart d'heure ait passé ou une nouvelle demi-heure. La ronde des heures, des jours. Les rondes de jeunes filles. Le bruit sage de la pendule enrouée broyait la neige. L'homme sentait venir à lui la multitude des bruits. Le temps allait moudre la neige, la neige était comme du froment, il broyait la neige, la glace, le monde, mais la cuisine demeurait intacte avec ses rangées de pots

CHARLES ROHMER

L'AUTRE

Qui sont ces prisonniers que l'on tire de leur camp chaque matin, pour les envoyer à des travaux de bagnard ? Quels sont ces maîtres qui surveillent cet esclavage, établissent des rapports, récupèrent les effets des captifs et les dentiers des morts ? On songe, il va de soi, aux camps de concentration nazis ; on songe aussi à tout un système social.

Un captif (on l'appelle *l'homme*) est envoyé chez le Commandant du centre pour y servir d'homme à tout faire. Il y voit la vie quotidienne des bourreaux, vie familiale et intime. Lui, c'est un meuble, c'est l'Autre, celui auquel on ne fait pas attention, un moyen, un instrument qu'on garde ou qu'on supprime selon qu'on en a besoin ou non. Celui dont on accepte la mort.

Dans ce très beau récit, discret, serré, poignant, Charles Rohmer a créé une atmosphère d'oppression, de cruauté, de fatalité absurde à laquelle on ne peut pas être insensible.



ROMANS

(Publications Janvier-Mai 1951)

MARCEL BISIAUX

Jeanne

MICHEL CASTE

Voulez-vous vous marier ?

MARCELLE CASTELIER

Leur Solitude

LADISLAS DORMANDI

La Vie des Autres

NICOLE DUTREIL

Tout finit au Port

JEAN GIONO

Les Grands Chemins

PHILIPPE HÉDUY

Sainte-Catherine

GUY MAZELINE

LE ROMAN DES JOBOURG, IV
Valfort

OUT-EL-KOULOUB

Le Coffret hindou

WILNA SALINAS

La Faiblesse d'aimer

HENRI THOMAS

Les Déserteurs

LOUISE DE VILMORIN

Julietta